

Août 1931

Canton de Laurel, Pennsylvanie

Ce furent leurs yeux qui attirèrent d'abord l'attention d'Ellis.

Assis sur le porche d'une ferme grise délabrée, parmi les quelques maisons qui longeaient la route, entourées de champ de foin, deux petits garçons lançaient des cailloux sur une boîte en fer-blanc. Âgés de six et huit ans, tout au plus, ils ne portaient ni chaussures, ni chemise. Seulement une salopette rapiécée révélant une grande partie de leur peau claire, teintée par la saleté et le soleil de l'été. Ils devaient être frères. Avec leurs corps maigres et leurs cheveux cuivrés en bataille, on aurait dit le même enfant à deux stades différents de la vie.

Et puis, il y avait leurs yeux. Même à six mètres de distance, ils saisirent Ellis Reed. Ils étaient bleus, comme les siens, mais d'une nuance si claire qu'on aurait pu les croire taillés dans le cristal.

Une rareté frappante dans ce cadre des plus ternes, comme s'ils n'y étaient pas vraiment à leur place.

Une autre goutte de sueur tomba du feutre d'Ellis, glissa sur sa nuque et sous son col amidonné. Même sans sa veste de costume, sa chemise lui collait à la peau à cause de cette maudite moiteur. Il s'approcha de la maison et dégaina son appareil photo. Son passe-temps habituel était les photographies de paysages pittoresques, mais il ajusta

l'objectif pour focaliser sur les enfants. À côté d'eux, il y avait une pancarte. Une planche en bois brut aux bords déchiquetés, posée contre le porche et légèrement gondolée, comme si elle ployait sous le poids de la chaleur de l'après-midi. Ellis ne se rendit compte de l'offre qui y était griffonnée à la craie qu'en prenant la photo.



Il en eut le souffle coupé.

Il abaissa son appareil photo et relut les quatre mots.

En réalité, cela n'aurait pas dû le choquer. Pas alors que tant de gens ne s'étaient pas encore remis du krach de 1929. Chaque jour, des enfants étaient confiés à des proches, ou déposés dans des églises, des orphelinats et autres, dans l'espoir qu'on les garderait au chaud et qu'on les nourrirait. Mais les vendre... ! C'était aller un cran au-dessus dans l'horreur d'une situation déjà désespérée.

D'autres membres de la fratrie étaient-ils épargnés ? Les frères allaient-ils être séparés ? Étaient-ils seulement capables de lire ce qui était écrit sur la pancarte ? Les questions se bousculaient dans la tête d'Ellis, toutes à des années lumières des cogitations qu'il aurait eues auparavant.

Même encore, disons, six ans plus tôt – alors qu'il avait à peine vingt ans et vivait à Allentown, sous le toit de ses parents –, il aurait peut-être été plus prompt à porter un jugement ; mais, depuis, les rues de Philadelphie lui avaient appris que peu de choses rendaient une personne plus désespérée que la nécessité de se nourrir. La preuve ? Il n'y avait qu'à regarder les coups de poing voler dans à peu près n'importe quelle queue à la soupe populaire, quand il n'y avait presque plus rien à servir.

— Qu'est-ce que c'est, monsieur ?

Le plus âgé des deux garçons montrait du doigt le petit appareil dans la main d'Ellis.

— Ça ? C'est juste mon appareil photo.

En fait, ce n'était pas tout à fait vrai. Il appartenait au *Philadelphia Examiner* mais, dans les circonstances, le préciser paraissait sans importance.

Le plus petit des deux garçons chuchota quelque chose au plus grand, qui s'adressa de nouveau à Ellis, comme s'il traduisait pour son frère.

— C'est votre travail ? De prendre des photos ?

En réalité, le travail d'Ellis consistait principalement à parler de frivolités pour le carnet mondain. Ce n'était pas exactement le journalisme impitoyable qu'il avait imaginé pour sa carrière. Un gaufre aurait pu faire son travail.

— Pour le moment.

Le garçon le plus âgé hocha la tête et jeta un autre cail-lou sur la boîte en fer-blanc. Son petit frère mordilla sa lèvre inférieure, toute sèche, avec un air innocent que l'on retrouvait dans ses yeux. Ils semblaient indiquer qu'il n'avait pas la moindre idée de ce que l'avenir lui réservait. C'était probablement une bonne chose.

Alors que les enfants qui étaient adoptés quand ils étaient bébés étaient souvent élevés au sein d'une vraie famille, tout le monde savait que ceux qui étaient recueillis plus tard étaient en fait utilisés, les filles comme bonnes d'enfants, couturières, femmes de chambre, et les garçons comme ouvriers agricoles, ouvriers d'usine ou mineurs. Cependant, peut-être n'était-il pas trop tard pour ces deux-là. Du moins, pas avec un petit coup de pouce.

Ellis regarda les fenêtres en façade, cherchant à apercevoir un mouvement derrière les vitres sales. Il tendit l'oreille, espérant entendre le tintement de casseroles, et chercha à sentir l'odeur d'un ragoût en train de mijoter, n'importe quoi qui indiquât la présence d'une mère, mais

il n'entendit que le grondement lointain d'un tracteur et seule l'odeur terreuse des champs flottait dans l'air.

Il s'interrogeait. Que pouvait-il bien faire pour ces deux gamins ? Convaincre leurs parents qu'il existait une meilleure solution ? Leur donner un dollar alors qu'il pouvait à peine se permettre de payer son loyer ?

Les deux frères le regardaient fixement, comme s'ils attendaient qu'il dise quelque chose.

Ellis détourna les yeux de la pancarte. Il se creusa la tête pour trouver des mots qui ne seraient pas creux. En fin de compte, il n'y parvint pas.

—Faites attention à vous, les enfants.

Devant leur silence, il tourna les talons à contrecœur. Le bruit métallique des cailloux lancés sur la boîte rouillée reprit, puis s'affaiblit comme il battait en retraite sur la route de campagne.

Une cinquantaine de mètres plus loin, la Model T qu'il avait récupérée dans une casse l'attendait, vitres baissées. Le radiateur n'émettait plus de sifflement ni de fumée. D'une certaine manière, l'environnement aussi semblait avoir changé. Les hectares de terres arables, les clôtures de guingois... À peine quelques minutes plus tôt, Ellis les trouvait assez intéressants pour les photographier pour sa collection personnelle. C'était une façon honnête de passer le temps en attendant que son moteur, surchauffé par la chaleur du mois d'août refroidisse. Maintenant, ce n'était guère plus que la toile de fond d'une autre tragédie échappant à son contrôle.

Dès qu'il fut arrivé à la hauteur de sa vieille épave, il jeta son appareil photo à l'intérieur, un peu plus violemment qu'il n'aurait dû le faire, et il prit son jerrycan d'eau. Il remplit le radiateur et mit le contact. De retour devant le capot, il agrippa l'aile pour avoir de la force d'appui et actionna vigoureusement la manivelle. Heureusement, la seconde tentative ramena la berline à la vie.

Une fois installé au volant, il retira son chapeau et reprit sa route, plus impatient que jamais de retourner en ville. Moins d'une heure plus tard, il serait dans un tout autre monde. Le canton de Laurel ne serait plus qu'un souvenir.

Étalée sur sa veste roulée en boule, à côté de lui, sa carte s'agitait dans l'air qui s'engouffrait dans la voiture. Le matin même, ce papier froissé, sur lequel des notes étaient écrites et des destinations entourées d'un trait de crayon, l'avait guidé en direction de sa dernière mission exaltante : l'exposition de patchworks d'une association de femmes proches des anciens combattants, dirigée par la sœur du maire de Philadelphie. Les ouvrages étaient indéniablement impressionnants, mais Ellis avait ronchonné à chaque déclic de l'obturateur. Que l'on soit dimanche avait achevé de le mettre de mauvaise humeur, car il devait encore développer les photos et rédiger son article pour le lendemain matin. Quel jour de congé ! Pourtant, maintenant, bouleversé par ces deux petits garçons, il avait honte d'avoir maugréé contre un travail que beaucoup lui auraient envié.

Ellis s'efforça de chasser les enfants de ses pensées, mais il ne cessa de songer à eux tandis qu'il roulait sur l'autoroute dans un bruit de ferraille et quittait le comté de Chester. Toutefois, ce ne fut que lorsqu'il arriva en vue du bâtiment de l'*Examiner* qu'il comprit réellement pourquoi ils l'avaient à ce point chamboulé.

Si le frère d'Ellis avait survécu, se seraient-ils à ce point ressemblés, eux aussi ? Auraient-ils tous les deux été aimés ?

Quand elle arriva devant son bureau, avec son chapeau cloche encore sur la tête et son sac à la main, Lily eut envie de rentrer sous terre en pensant à ce qu'elle avait fait.

Ou, plutôt, à ce qu'elle n'avait pas fait.

Le vendredi après-midi, un journaliste attendait que ses photos sèchent, alors même qu'il avait l'air d'être dans un état lamentable à cause d'un rhume. Le patron de Lily, Howard Trimble – rédacteur en chef qui dirigeait le journal avec la rigidité d'un commandant se préparant au combat –, avait exigé de les examiner dès le lundi matin. Comme le journaliste serait alors parti en reportage, elle s'était proposée pour l'aider. « Je donnerai les photos, lui avait-elle promis, Rentrez chez vous et reposez-vous. »

Elle n'était pas du genre à faire des promesses à la légère, et pourtant, prise dans le tourbillon d'autres tâches, elle avait oublié. On était maintenant lundi matin, et il était 8 heures moins le quart. Elle n'avait plus que quinze minutes devant elle avant l'heure d'arrivée habituelle du rédacteur en chef.

Lily jeta son sac à main de côté et traversa en hâte la salle de rédaction à moitié pleine. Le murmure des conversations se propageait de bureau en bureau, chacun collé à celui d'à côté. Dans l'habituel passage du flambeau, l'équipe de jour de l'*Examiner* remplaçait peu à peu ce qui restait de l'équipe de nuit.

Elle monta l'escalier à côté de l'ascenseur – un chemin plus rapide quand on ne montait qu'un étage – et arriva dans la salle de composition, au quatrième étage.

— Bonjour, mademoiselle Palmer.

Un nouvel employé, jeune homme longiligne, se tenait à sa droite, des dossiers plein les bras. Son nom lui échappait. Elle lui répondit par un sourire, et ne ralentit que lorsqu'il ajouta :

— Il va encore faire une chaleur accablante cette semaine.

— Apparemment.

— Vous avez fait quelque chose ce week-end ?

Elle avait fait le trajet de deux heures jusqu'au Delaware du Nord, comme d'habitude – pour regagner son véritable chez-elle, qui n'était pas la pension pour dames située non loin de là, où elle résidait pendant la semaine. Toutefois, le but de ces allers-retours, comme de tant d'autres choses dans sa vie, n'était pas quelque chose qu'elle pouvait partager.

— J'ai bien peur d'être un peu pressée ce matin, mais je vous souhaite une bonne journée.

Avec un autre sourire, elle passa à côté de lui pour atteindre la porte dans le coin, qui donnait sur le sas. Par chance, elle n'était pas verrouillée. Sur la seconde porte, la pancarte sur laquelle il était écrit *Ne pas déranger* était retournée, indiquant que la chambre noire n'était pas utilisée et que l'on pouvait y entrer sans crainte.

À l'intérieur, une fine chaîne pendait d'une ampoule accrochée au plafond. Lily tira dessus, illuminant la petite pièce rectangulaire d'une étrange lueur rouge. L'air sentait les produits pour le bain révélateur qui étaient rangés sur des plateaux, au milieu d'autres fournitures posées sur la paillasse qui longeait un mur.

Plus d'une douzaine de photographies étaient accrochées à un fil qui s'étendait sur toute la longueur de la

pièce. Vers l'extrémité, juste derrière des photographies de femmes exposant fièrement des patchworks, Lily aperçut les trois photos qu'elle était venue chercher. Les scènes d'une réunion syndicale de sidérurgistes.

Elle s'empressa de prendre une chemise vide sur la paillasse et détacha les trois photographies. Elle venait de les ranger dans la chemise quand un cliché attira son regard. À première vue, il s'agissait d'une photo toute simple, d'un arbre ; mais quand on y regardait de plus près, on remarquait que le vieux chêne qui se dressait seul, dans un champ, avait presque quelque chose de triste. Ses branches se tendaient en avant comme si elles cherchaient à attraper quelque chose que l'on ne voyait pas.

Elle examina l'image suivante, qui montrait des initiales gravées dans une clôture fendue.

K.T. + A.

La dernière lettre n'était pas terminée, ce qui laissait au spectateur le soin d'imaginer de laquelle il s'agissait et, au-delà de cela, d'imaginer une histoire. Elle porta son attention sur une autre photo, puis sur une autre encore. Un capuchon de bouteille jeté par terre enfoncé dans une route. Une unique fleur se dressant résolument au milieu d'une touffe de mauvaises herbes. À la façon dont chaque photographie racontait une histoire, elle devinait qui les avait prises.

Depuis qu'elle avait commencé à travailler comme secrétaire du rédacteur en chef, il y avait deux printemps de cela, Lily était tombée par hasard sur les photos personnelles d'Ellis Reed à deux autres reprises. Chacun de ses clichés offrait une perspective intrigante, attirait l'œil sur

des détails qui auraient échappé à la plupart des autres photographes.

Même si peu d'hommes du métier étaient prêts à écrire pour les pages des lectrices ou à se contenter du salaire, Ellis persistait avec zèle. Comme Lily, il avait manifestement été relégué à un poste qui n'exploitait pas ses véritables talents. Elle ne le lui avait jamais fait remarquer, bien sûr, car leurs échanges occasionnels allaient rarement au-delà de la simple cordialité de base...

Cette pensée lui sortit de l'esprit lorsqu'elle se retourna.

Dans la brume rougeoyante pendait la photographie d'une pancarte. Deux enfants sur un porche étaient mis en vente. Comme du bétail sur le marché.

Tout à coup, une vague d'émotion la submergea, faisant remonter à la surface les vieux sédiments qu'elle avait soigneusement enfouis. La peur, la douleur, les regrets. Néanmoins, elle ne parvenait pas à détourner le regard. D'ailleurs, alors même que ces yeux s'embuaient de larmes, elle détacha la photo retenue par des pinces pour l'examiner de plus près.

Une lueur soudaine la fit sursauter.

La porte s'était ouverte et immédiatement refermée.

— Je suis désolé ! cria une voix d'homme. Ce n'était pas fermé à clef et la pancarte n'est pas retournée.

Lily se rappela sa mission.

— Je sors tout de suite !

Elle se reprit, dans la mesure du possible, et se dirigea vers la porte. Alors qu'elle tendait la main vers la poignée, elle se rendit compte qu'elle avait toujours la photographie d'Ellis à la main.

Une partie d'elle, sombre, mourait d'envie de la déchiqueter et de brûler les morceaux, de même que le négatif ; mais une petite voix dans sa tête lui donna une

autre idée. Elle pouvait faire quelque chose de bien de quelque chose d'absolument atroce. Elle pouvait ramener au premier plan des enfants trop facilement oubliés, pour rappeler que chacun d'entre eux était important. Une leçon durement apprise par le passé.

Sans un regard de plus, elle ajouta la photo à sa chemise et ouvrit la porte.